

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES PROMENADES DE PARIS

MONGIN

Comédie — 1695

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ARLEQUIN	117 rép.	ÉLISE	24 rép.
COLOMBINE	64 rép.	LÉANDRE	15 rép.
MEZZETIN	37 rép.	OCTAVE	14 rép.
PIERROT	35 rép.	JEANNETON	14 rép.
SCARAMOUCHE	31 rép.	CHOEUR	1 rép.
CALMAR	26 rép.		

Personnages muets & suite : UN FIACRE, UN POÈTE, UNE VENDEUSE DE BOUQUETS, BACCHUS, Suite de Bacchus, Plusieurs Garçons Cabaretiers qui ne parlent pas

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	35
ACTE III	63

ACTE I

SCÈNE I

Octave, Scaramouche.

(Le théâtre représente le Bois de Boulogne.)

OCTAVE

Non, non, laisse-moi, Scaramouche, je ne veux plus avoir recours qu'au désespoir.

SCARAMOUCHE

Mais recourons auparavant à mon industrie, et écoutez-moi de grâce.

OCTAVE

Quoi ? Parce que je n'ai pas encore de quoi flatter l'ambition d'Élise, et que je ne puis lui donner ma foi et mon bien qu'après la mort de mon père, la cruelle me sacrifie à Monsieur Calmar, elle reçoit ses soupirs, son amour, ses fêtes, et aujourd'hui même dans ce Bois de Boulogne il faut que je me voie la victime d'un rival odieux, d'un coffre-fort d'amour, en un mot d'un vieux Calmar ?

SCARAMOUCHE

Vous avez raison. Vous sacrifier à Calmar, c'est préférer un hibou à un joli homme, une masette à un cheval d'Espagne, et une vieille savate à un jeune et souple escarpin. Mais il n'est plus de filles qui ne soient de mauvais goût pour devenir femmes.

OCTAVE

Des cheveux noirs avec des blancs, ah le bel assemblage ! Qu'il fera beau voir ce vieux Calmar sembler le père de sa femme, et n'être pas celui de tes enfants !

5

SCARAMOUCHE

Non, ce mariage-là n'est pas faisable, et je saurai bien l'empêcher, vous dis-je, si vous voulez me croire.

OCTAVE

Mais quoi donc ? Que veux-tu que je fasse ?

SCARAMOUCHE

Il faut premièrement assister à la fête de Calmar sans nous faire connaître.

OCTAVE

Et comment ?

(Il déshabille Octave, et le met en garçon de cabaret.)

SCARAMOUCHE

Vous allez voir. Voici de quoi nous métamorphoser.

10

OCTAVE

Qu'est-ce donc que cela signifie ?

(Scaramouche s'habille ensuite.)

SCARAMOUCHE

Laissez-moi faire de grâce.

OCTAVE

Mais as-tu perdu l'esprit ? Dis-moi donc à quoi bon cette mascarade ?

SCARAMOUCHE

Je m'en vais vous l'apprendre. Mais voyons auparavant si vous saurez bien jouer votre rôle. Criez-vous bien : Duquel, Meilleurs ? Du Champagne ? Du Bourgogne ? À huit ? À dix ? À quinze ? À trente ? Holà, on y va. Savez-vous courir, mentir, et vous enivrer au buffet ? Voilà un garçon de cabaret depuis les pieds jusqu'à la tête.

OCTAVE

Mais encore un coup, à quoi bon me déguiser en garçon de cabaret, et que dira le cabaretier de Calmar, si...

15

SCARAMOUCHE

Ce cabaretier est de mes amis ; et pour voir Élise, et se moquer de Calmar, il n'y a point de déguisement plus favorable. Mais chut, j'entends quelqu'un, suivez-moi, sauvons-nous vite.

SCÈNE II

Élise, Colombine, Arlequin en Fiacre qui survient.

ÉLISE

Grâce au Ciel, Colombine, en ce sombre bocage
Nous voici tous deux sans chapeau.

COLOMBINE

Que peu de filles de votre âge
Remercieront le Ciel d'un pareil avantage ! 20
Mais puis donc qu'en effet nous sommes sous l'ormeau,
Sans fâcheux, au frais ? À l'ombrage ;
Tandis que notre Chicanneau,
Notre Monsieur Calmar met ordre à son cadeau,
Qu'il fait chauffer les plats, rafraîchir les bouteilles, 25
Et que de ses doux yeux vous êtes à couvert,
De cedit sieur Calmar parlons à cour ouvert.

ÉLISE

Colombine, tout deux, les murs ont des oreilles.

COLOMBINE

Mais ce bois n'en a point, il est sourd et muet.
Le Bois de Boulogne est discret ; 30
Et l'on aurait bien de quoi rire,
Si ces échos et ces oiseaux
Chantaient et redisaient ce qu'ils entendent dire
Mais tout se tait sous ces ormeaux ;
Et ce que tous les jours un chacun leur confie, 35
Marque assez qu'il faut qu'on s'y fie.
Parlons donc net. Calmar qui vous fait les yeux doux,

Vous touche-t-il un peu ? Plaît-il ? Qu'en pensez-vous ?
Pour lui, tout ce qu'il fait dit assez ce qu'il pense.

ÉLISE

À son amour pourtant j'impose assez silence.

40

COLOMBINE

Point trop, et cet amour qui vous fait régaler,
Qui pour vous divertir ne trouve aucun obstacle,
Qui vous donne concert, fête, bal, et spectacle,
Tout cela parle assez, et fait assez parler ;
Et dés-lors qu'une fille est riche, jeune, belle ;
Que comme vous enfin elle est maîtresse d'elle,
Et celle d'un nombre d'amants,
Elle fait bien des médisants.

45

ÉLISE

Et que pourrait de moi dire la médisance ?

COLOMBINE

Mon Dieu ! Calmar et sa dépense
Donnent carrière à son caquet.
Tenez, vous aurez beau prôner pour votre gloire,
Que Calmar avec vous file un amour parfait,
On ne voudra jamais le croire,
Et par tout aujourd'hui l'on sait,
Et cela par expérience,
Qu'en amour comme à l'audience
Les Gens de Robe vont au fait.
C'est un terrible amant qu'un amant libéral.
Je veux que sans l'aimer vous en soyez aimée.

50

55

60

Je veux qu'à votre cour il ne soit point fatal,
Il l'est à votre renommée.
Nul en vain, dira-t-on ; ne répand ce métal
Si l'on vous donne, il faut que vous donniez de même,
C'est pour recueillir que l'on sème,
Et Calmar, cet original,
Loin de croire qu'à l'or votre cour se révolte,
Cet amant se croit tous les jours
À la veille de sa récolte.

65

ÉLISE

Oh, je veux, s'il se peut, qu'il s'y croie toujours,
Ou que de ce Calmar la flamme soit dupée,
Jusqu'à ce que l'hiver m'ait ramené l'épée.
C'est ainsi qu'autrefois Pénélope si sage
Jusqu'au retour de son époux,
Abusait et jouait les fous
Qu'elle tenait en esclavage.

70

75

COLOMBINE

Il est vrai, Pénélope eut dit-on cette gloire :
Mais la belle eut filé plus doux,
Si parmi ses amants elle eût eu comme vous
Gens de Finance et d'Écritoire.
Mais à juger de vous par vos raisonnements,
L'on vous croirait de ces femmes habiles,
Qui pour mieux duper leurs amants,
Leur semblent des vertus faciles ;
Donnent de l'espoir au désirs ;
Répondent aux douces paroles:
Et quand pour vous et vos plaisirs
Un Amant, par exemple, a semé des pistoles,
Qu'ensuite à la récolte il souhaite venir ;

80

85

Sans rien accorder ni permettre,
On sait toujours lui tout promettre,
Et jamais ne lui rien tenir.

90

ÉLISE

Oui, Colombine, en ce siècle où nous sommes
C'est ainsi qu'on mène les hommes.

COLOMBINE

Non, les hommes qu'on mène ainsi
Ne sont plus de ce siècle-ci.
Les hommes aujourd'hui sont à l'égard des belles,
Ce que sont les pêcheurs à l'égard du poisson ;
Si vous ne mordez pas d'abord a l'hameçon,
Si vous les amusez, ou faites les rebelles,
Et les galants et les pêcheurs
S'en vont jeter leur plomb ailleurs.

95

100

ÉLISE

Ces pêcheurs des poissons peuvent n'être pas dupes.
Un homme vient à bout de tous les animaux.
Mais l'animal portant coiffes et jupes,
Le fait toujours donner dans ses panneaux.

105

COLOMBINE

Hé bien, tous vos amants sont dupes, je me rends.
Mais de Léandre encor faut-il qu'il vous souviennne,
Si pleurant votre absence à la Guerre, il apprend
Qu'on veut vous guérir de la sienne.

110

ÉLISE

Léandre de Calmar peut-il être jaloux ?

COLOMBINE

Non, mais d'Octave il pourrait l'être.

Mais à propos d'Octave, oh ça, qu'en pensez-vous ?

Il vous aime, et ses yeux, les soins, ses billets-doux

Vous l'ont fait assez bien connaître.

115

ÉLISE

Octave a du mérite, il est doux, sage, et tendre.

Et s'il pouvait disposer de sa foi,

Ce serait, après Léandre,

Celui que je voudrais qui soupirait pour moi.

Mais Léandre me met en des frayeurs mortelles.

Je n'ai de lui nulles nouvelles,

Et sa santé, sa vie, à chaque heure du jour,

M'alarme autant que son amour.

120

COLOMBINE

Vous serez rassurée au premier Ordinaire.

Ne peut-on, après tout, en passer un ou deux

Sans vous écrire ou vous déplaire ?

Tous ces amants guerriers ne font pas maîtres d'eux,

Et de leurs fers sur nous rejaillit l'amertume.

De plus, pour contenter sa gloire et ses amours,

Faut-il que Léandre ait toujours

Ou l'épée à la main, ou la main à la plume ?

Oh, tous ces amoureux guerriers,

Ces héros pour leur Roi quittent leurs héroïnes,

Et leurs couronnes, leurs lauriers,

125

130

Pour nous encore un coup ne sont que des épines.
Léandre cependant, pour peu qu'il soit jaloux,
Devrait... Mais paix, on vient à nous.

135

(Reconnaissant Élise et Colombine.)

ARLEQUIN *(en fiacre arrive en chantant avec une bouteille et un verre à la main)*

Vivat ! Mais que font donc ces nymphes bocagères,
Seules dans un lieu si touffu ?
Approchons, découvrons un peu tous ces mystères.
Ah, Mesdames, c'est vous ?

140

COLOMBINE

Qu'est-ce ? Que nous veux-tu ?

ARLEQUIN

On vous attend avec impatience.

ÉLISE

Et qui

(Montrant sa bouteille.)

(Après avoir bu, il leur présente à boire et dit ;)

ARLEQUIN

Monsieur Calmar et la collation.
Pour moi, vous voyez ma pitance,
Je porte ma provision,
Et voilà la seule maîtresse
Que je mène sur le gazon.

145

A votre santé, ma Princesse.
Tenez, voilà pour me faire raison.
Goûtez de ce vin, il est bon.

150

COLOMBINE

Fi ! Les femmes en boivent-elles ?

(Il boit.)

ARLEQUIN

Bon ! En ivrognerie aujourd'hui les femelles
Dament le pion aux chapeaux.
Le sexe ne boit plus du sirop de grenouille,
Il n'aime que les vins et les amants nouveaux,
Et l'Empire Bachique enfin tombe en quenouille.

155

COLOMBINE

Fort bien ! Notre Fiacre s'en donne.
Mais de grâce voyons s'il a le vin discret.
Ne connaîtrions-nous personne
De celles qu'en ce bois il amène en secret ?

160

ARLEQUIN *(regardant Élise et Colombine)*

Voilà deux des bonnes fortunes
Qu'ici Monsieur Calmar ait encor jamais eu.
Heureux tous ces robins des blondes et des brunes !
Ils en ont à présent à bouche que veux-tu.

165

COLOMBINE

Pour qui donc nous prend ce maraud ?

ARLEQUIN

Paix, ne le prenez point si haut.
Ne faites point tant la féroce,
Ces airs-là siéent mal avecque mon carrosse.

170

ÉLISE

Cet ivrogne-là croit parler
À tes pratiques ordinaires.

COLOMBINE

Laissons-le dire. Oh ça, dans ce lieu solitaire
Quelles Beautés te font le plus souvent rouler ?
Là, fais-nous quelque confidence ?
Dis-nous.

175

ARLEQUIN

Motus. En vain vous voulez me sonder.
On me paye ici pour garder
Et les manteaux et le silence.
Le silence est mon gagne-pain ;
Et dès aujourd'hui pour demain
Louison, Catin, et Sylvie,
Qu'on croit partout femmes d'honneur,
Ne me donneraient plus de quoi gagner ma vie,
Si j'allais révéler la leur.

180

185

COLOMBINE

Pour toutes ces vertus traitables,
Je veux bien les mettre à l'écart.
Mais dis-nous, quelles sont les femmes raisonnables

Qu'amène ici Monsieur Calmar ?

ARLEQUIN

Femmes raisonnables ? Je crois. 190
Que vous vous gobergez de moi.
Je ne menai jamais ni raison ni sagesse ;
Et tout compté, tout rabattu,
Je ne quis cocher, ma Princesse,
Que de la moyenne vertu. 195
Ne sait-on pas bien mon négoce ?
Ne sait-on pas, quand bien je voudrais le cacher,
Que celles dont je suis cocher,
Sont semblables à mon carrosse.

COLOMBINE

Une belle ressemble au fiacre ? 200

ARLEQUIN

Assurément.

COLOMBINE

En quoi donc se peut-il, bon Dieu ! Qu'elle en approche ?
Va, va, tu perds le jugement,
Et toute comparaison cloche.

ARLEQUIN

Oh ! Celle-ci ne cloche point, 205
Ou bien ne cloche qu'en ce point.
C'est qu'une belle en Fiacre étant bien promenée,
On ne lui paie au plus que l'heure du Berger ;
Et que l'on paye au Fiacre, où l'on va voyager,

Toutes celles de la journée.

210

COLOMBINE

Tous ces impertinents discours
Ne doivent s'adresser qu'à de franches coquettes.
Mais des femmes comme nous faites,
Par exemple...

ARLEQUIN

Bon ! tous les jours
J'en mène qui vous sont égales.

215

COLOMBINE

Oh ! Tu ne mènes donc jamais que des Vestales.

ARLEQUIN

Oui, Vestales, fort bien ! Oh, puisqu'il faut parler,
Puisque l'on me contraint à ne plus rien celer,
De grâce, dites-moi ? Ces humaines donzelles,
Qui crainte de passer pour telles,
Me cachent à Paris leurs demeures, leurs noms.
Et dans ce Bois leurs actions;
Oui, ces femmes en général,
Qui pour aller faire naufrage,
Ne veulent s'embarquer dedans mon équipage
Qu'aux Quinze-vingts, à l'Arsenal ?
Toutes ces Belles, par exemple,
Sont-elles entre nous, d'une venu fort ample ?

220

225

COLOMBINE

J'avoue...

230

ARLEQUIN

Item, celles encor qui vinrent en ces lieux,
Au retour des Hirondelles,
Faire aux guerriers leurs adieux ;
À ce départ ces femelles ,
Qui semblaient être en des douleurs mortelles, 235
Et qui si peu de jours après,
Dans ce Bois de Boulogne mêmes
Avecque des gens de Palais
Oublièrent leurs chers plumets,
Et s'oublièrent elles-mêmes ? 240

COLOMBINE

À l'oubli près, qu'en dites-vous ?
Ce maraud-là parle pour nous.

ARLEQUIN

Et celles qu'on régale à Chaillot, à Passy ;
Et qui pour dire grand-merci,
Et payer leur écot d'un bon vin de Bourgogne, 245
D'une bonne collation,
S'en vont dans le Bois de Boulogne,
En faire la digestion ?

COLOMBINE

Si.

ARLEQUIN

Ces belles encor, ces écueils de la bourse, 250
Qui voulant toujours être en course ;

À force de courir l'hiver les jeux, le bal,
L'été les bois et la prairie ,
Conduisent mes chevaux enfin à la voirie,
Et leurs amants à l'hôpital ;
Se bâtissant ainsi, ces prodigues coquettes,
Sur la ruine des chevaux,
Et celle des godelureaux,
Un refuge aux madelonnettes.

255

ÉLISE

Laissons-là cet ivrogne, allons, sortons d'ici.
Colombine, c'est trop lui donner audience.
Monsieur Calmar m'attend avec impatience,
Je suis de voir sa fête impatiente aussi.

260

(Au Fiacre.)

(Elles s'en vont.)

COLOMBINE

Allons.
De la raison toi, prends donc plus de soin,
Et gardes-en, je t'en conjure
Autant qu'il en faut, tout au moins
Pour conduire à Paris ta vilaine voiture.

265

ARLEQUIN

Oh, tout doux, mon Fiacre vilain ?
Hé de grâce, épargnez un peu votre prochain.
Quelque vilain qu'on soit, Comtesses et Marquises
Du fiacre cependant sont tellement éprises,
Qu'elles quittent des chars tirés à six chevaux,

270

Pour s'en venir en fiacre ici sous ces ormeaux.
Mais où court ce manant si vite.
Il faut nous divertir de ce bonhomme-ci.
Holà, Manant, holà l'ami ?
Où veux-tu donc aller au gîte ?

275

PIERROT

À Paris.

ARLEQUIN

À Paris ?

280

PIERROT

Oui je quitte les champs,
Et je ne veux pas davantage
Être du nombre des manants.

ARLEQUIN

Ah ah ! Le plaisant personnage !
Et quelle est la raison, mon pauvre villageois
Qui t'incite et te pousse à devenir bourgeois ?

285

PIERROT

Et c'est que maintenant les femmes de village
N'aiment plus leurs maris dedans le mariage.
La mienne me fait enrager.
J'espère qu'à Paris elle pourra changer.
Quand je serai bourgeois, qu'elle sera bourgeoise,
Nous n'aurons plus, je crois, ni querelle ni noise.

290

ARLEQUIN

Oui, les bourgeoises de Paris
Aiment fort en effet leurs paisibles maris
Quitter ton hameau pour la ville !
Hé double sot, pauvre animal,
C'est tomber de fièvre en chaud-mal.
Tu veux être bourgeois ? Je t'en ferai voir mille
Qui voudraient devenir manants.

295

PIERROT

Et moi, j'en connais un pas bien loin de céans,
Adoré, chéri de sa femme.
Elle lui dit : Mamour, mon fils, tout ci, tout ça
Oh ! Pierrot donnerait son âme
Pour avoir tous ces biaux noms-là.

300

ARLEQUIN

Ah ! Si cela te rassasie,
Plus de chagrin, plus de tourment.
Pour toi Paris aura mille agréments.
Là, pour ôter soupçon et jalousie,
Des femelles à tous moments
Donnent à leurs époux le nom de leurs amants.
Mais veux-tu guérir ta folie :
Reste quelque temps en ce bois,
Et tu verras en tapinois
Que le divorce a droit de bourgeoise
Chez les plus paisibles bourgeois.

305

310

315

PIERROT

Serviteur aux Bourgeois, je ne veux donc plus l'être.

ARLEQUIN

Oui, tiens-t'en à ta vie et rustique et champêtre.

PIERROT

On, ne me parle point des champs.

Je n'y veux point rester. Mais il est sur la terre

Bien plus d'une sorte de gens.

320

ARLEQUIN

Il est des gens de robe, il est des gens de guerre.

Lequel de ces états aimerais-tu le mieux!

Veux-tu devenir...

PIERROT

Oui, je veux,

Je veux devenir gens de robe.

325

ARLEQUIN

Mais pour bien percer le rabat,

Il faut plus d'un talent, comme plus d'un ducat.

PIERROT

Pour des ducats, on en dérobe.

J'ai et bonne main et bon cour,

Enfin déjà je suis à moitié Procureur.

330

J'ai beaucoup de babil, bon port, belle prestance

À moins on peut être avocat.

J'ai de la gravité, je ronfle à l'audience ;

Et de bien plus d'un magistrat

C'est-là toute la science.

335

ARLEQUIN

Oui, mais ces gens de robe époux,
Manants, sont moins heureux que vous.
Chez vous, femme, mari, chacun fait sa besogne.
L'homme fait des fagots, la femme des balais.
Mais ces pauvres robins s'échauffent au Palais,
Tandis que leurs moitiés dans ce bois de Boulogne
Gobent tranquillement le frais.

340

PIERROT

Perrette aura moins de licence
Je la tiendrons de près.

ARLEQUIN

Mais l'heure d'Audience,
Chez les femmes de robe est l'heure du berger.

345

PIERROT

Au diantre donc la robe, il n'y faut plus songer.

ARLEQUIN

Non, il vaut encor mieux s'en aller à l'armée,
Allons, il faut servir le Roi,
Et quand tu porteras le plumet et l'épée,
Ah, ta femme ma foi sera bien attrapée
Il faudra bien que la rusée
T'aime, ou qu'elle dise pourquoi.

350

PIERROT

En effet, la mine guerrière

Aux femmes aujourd'hui donne dans la visière.
Mais un plumet, une épée à Pierrot !
Moi porter cela ? Quelque sot !
Que porteront les Gentilshommes ?

355

ARLEQUIN

Bon, bon ! Dans le siècle où nous sommes,
On habille de même et manants et marquis.
Tel portait des sabots jadis,
Qui porte aujourd'hui l'écarlate.
Un homme n'est plus un pied-plat,
Dés qu'il n'a plus sa bourse plate.
L'argent est gentilhomme, en un mot, entends-tu ?

360

365

PIERROT

Quoi ? Noblesse à présent ne vient pas de vertu ?

(Il fait comme s'il comptait de l'argent.)

ARLEQUIN

Hé non, ce n'est plus là sa source.
Noblesse en ce pays se tire de la bourse.
Oui, la Noblesse vient de là.
Cela te semble-t-il étrange ?
Pierrot aura pourtant, tout comme le voilà,
Des Lettres de noblesse avec Lettres de change.
Ainsi tu peux porter arme, et quoi que manant,
Tu pourras à ton gré suivre l'arrière-ban.

370

PIERROT

Allons donc; aussi bien ces Arriere-Banistes

375

Des morts et des blessés n'emplissent point les listes.
Mais comment m'appellera-t-on ?
Car Pierrot, ce nom-là n'est point fait pour la Guerre.

ARLEQUIN

Hé tous les jours on change et d'habit et de nom.
Pierrot s'appellera le Marquis de la Pierre,
Et Perrette ta femme aussi sera Marquise.

380

PIERROT

Son amour après ça me sera tout acquis ?

ARLEQUIN

Non pas. Hé quelle est ta sottise !
Ta femme Marquis ? Tant pis !
Nous voyons tous les jours Marquises et Comtesses,
Être aussi mal avecque leurs maris,
Que leurs maris sont mal avecque les richesses.

385

PIERROT

Comment ? Quand j'irai à l'armée,
Que j'aurai vu quelques combats
Quand j'aurai bonne renommée,
Perrette ne m'aimera pas ?

390

ARLEQUIN

Et quand bien tu ferais mille et mille conquêtes,
Quand tu serais le plus grand des guerriers,
Les coiffes rarement épargnèrent les têtes
Que Mars a couvert de lauriers.

395

PIERROT

Oh bien, me voilà donc revenu de la gloire.

ARLEQUIN

Veux-tu, Pierrot, veux-tu m'en croire ?

PIERROT

Hé bien ?

(Il boit.)

ARLEQUIN

Reste manant, et retourne chez toi.
Il est dans le monde je crois,
Bien plus d'un doux et bon ménage.
Mais il en est bien moins à Paris qu'au village.
Crois-moi, in vino veritas.

400

PIERROT

Moi retourner aux champs ? Je ne le ferai pas.
Car encore à Paris, si ma femme est un diable,
Et s'il faut que j'y sois un mari misérable,
J'aurai de quoi me consoler
En voyant partout mon semblable.
Mais il est temps de m'en aller.
Serviteur.

405

410

ARLEQUIN

Mais avant de remettre en chemin,
Tiens, sable ce verre de vin.

Cela, dit-on, avise bien un homme.

PIERROT

Non, je veux, vous dit-on, être dépaysé.
Et que je boive ou non, je suis tout avisé.
Un bourgeois et moi, c'est tout comme.

415

(Il boit, et Pierrot s'en va.)

ARLEQUIN

Hé bien donc, à votre santé.

MEZZETIN TENANT UNE BOUTEILLE À LA MAIN *(et des restes de la Collation, entre et chante :)*

Vive le Bois de Boulogne,
Vive tous ces tapis verts,
Où l'on vient rougir sa trogne,
Et voir la feuille à l'envers !
C'est dans ce lieu délectable,
C'est dans ce charmant séjour,
Que les plaisirs de la table
Font venir ceux de l'amour.

420

425

Courage, Camarade ! Voici les restes de la collation que je viens partager avec toi. Allons, buvons, mangeons, rions, chantons.

ARLEQUIN

À juger de la collation par ces restes, elle était somptueuse, et je crois qu'il fera peu resté de cruauté à celle à qui on l'a donnée.

MEZZETIN

Tout doux. Cette maîtresse-ci, non plus que sa suivante, n'est pas de même étoffe que les autres, et mon maître et moi ne soupirons aujourd'hui qu'à bon escient et pour le mariage.

ARLEQUIN

Hé oui, pour un mariage du Bois de Boulogne, n'est-ce pas ? Alons, buvons à ce bon mariage.

MEZZETIN

Tu railles, mais je parle sérieusement, et dès aujourd'hui...

430

ARLEQUIN

Mon Dieu ! Je connais ton maître ; et Monsieur Calmar, te dis-je, est un de ces Calmars qui ne veulent épouser que la débauche.

MEZZETIN

Non encore un coup, nous allons faire divorce avec elle. Il faut finir, et tu vas perdre en nous une bonne pratique.

ARLEQUIN

Bon, bon ! Quand ton maître serait assez fou pour se marier tout de bon, serait-il plutôt infidèle au Fiacre et à toutes ses petites maîtresses qu'à sa femme ?

MEZZETIN

Assurément, et mon maître et moi nous vivrons avec nos petites femmes comme s'il n'y avait qu'elles de femmes au monde.

ARLEQUIN

Quoi ? Monsieur Calmar, par exemple, ne se promènera plus, ne s'enivrera plus, et ne se perdra plus dans le Bois de Boulogne qu'avec sa femme ? 435

MEZZETIN

Non, qu'avec sa femme.

ARLEQUIN

Monsieur Calmar ne donnera plus de rendez-vous aux Quinze-vingts, au Palais-Royal, ni de fêtes au Grand Turc et à Picpus qu'à sa femme ?

MEZZETIN

Non.

ARLEQUIN

Monsieur Calmar ne se fera plus enfermer la nuit aux Tuileries, et n'en sortira plus par dessus l'impériale d'un carrosse qu'avec sa femme ?

MEZZETIN

Non.

440

ARLEQUIN

Et Monsieur Calmar ne meublera plus de chambres à Paris, et n'en louera plus à la campagne que pour les éclipses de sa femme ?

MEZZETIN

Non, non, non. Mon maître, redis-je, ne connaîtra, ne verra et n'aimera que sa femme. Mais paix. J'entends la voix je crois de celle qui doit être la mienne. Oui, c'est Colombine elle-même.

COLOMBINE *(entrant)*

Holà hé, Fiacre, c'est assez boire et manger ; cours en donner à tes chevaux, et les mets en état de nous mener tout à l'heure aux Tuileries.

MEZZETIN *(au Fiacre)*

Oui, oui, laisse-nous seuls, et va soigner tes bêtes.

(Il s'en va.)

ARLEQUIN

Dans de semblables tête à têtes,
Il ne faut de tiers que l'amour.
Courage elle est jolie.
J'y cours, et je sais bien qu'en ce charmant séjour,

445

MEZZETIN

Hé bien, mon adorable,
Ce Bois à mon amour sera-t-il favorable ?
Nous sommes sans témoins, et nous pouvons ainsi...
Mais arrête, où cours-tu ?

450

COLOMBINE

Rengaine ta tendresse.
Je vais rejoindre ma maîtresse,

Et ne veux point rester seule dans ce bois-ci.

455

MEZZETIN

Et qu'as-tu donc à craindre en ce charmant bocage ?
Qu'est-ce ? En ce bois est-il quelques filous ?

COLOMBINE

Que trop. Oui, sous ce vert feuillage,
Des filles seules comme nous
Sont souvent mises au pillage.
Fuyons les bois de peur des loups.

460

MEZZETIN

Non, ici sans se hasarder
On se promène, on se repose.
Si tu crois qu'aux caquets un tête à tête expose,
Le Fiacre viendra nous garder.

465

COLOMBINE

Mauvais moyen pour empêcher la chose !
Et tous ceux qui sous ces ormeaux
Font la charge de sentinelle ,
Bien loin de garder une belle,
Ne gardent rien que les manteaux.

470

MEZZETIN

Que cette retraite est charmante !
Qu'il est doux d'être assis dessus ce vert gazon !

COLOMBINE

Ne voilà pas déjà le gazon qui te tente ?
Adieu.

MEZZETIN

Non non, de grâce, arrête, écoute donc.

475

COLOMBINE

Laisse-moi.

MEZZETIN

Mais d'où vient cette peur, cet effroi ?
Tu ne serais pas plus timide,
Quand tu serais avecque moi
Aux déserts de la Thébaïde.

480

COLOMBINE

Oh, ce bois est plus dangereux
Que le désert le plus affreux.
Telle qui tiendrait bon où gîte la cicogne,
Se rend dans le Bois de Boulogne.
On ne va boire ni manger
Où les cicognes vont loger ;
Mais ici tous les jours l'ivrogne,
À l'aide du vin de Bourgogne,
Fait sonner l'heure du berger.
D'un précipice ou d'une grotte
Où sifflent les serpents, l'on peut se dégager :
Mais qu'une nymphe est en danger
Où l'on sait la contraindre à siffler la linotte !

485

490

Dans ces lieux la Coquette à la bisque se rend ;
 Et pour la bisque aussi la prude
 Permet dans cette solitude
 Ce que partout elle défend.

495

MEZZETIN

Oui, dans ce beau séjour tout ressent la tendresse,
 On n'y voit que toi de tigresse.
 Tu n'as point de pareil ici que ces cailloux ;
 Et ce bois ne voit point ni d'humains ni de bêtes,
 Qui dans leur tête à têtes
 Soient si bêtes que nous.
 Mais ne la fais donc plus la bête, Colombine.
 Te sied-il bien d'être mutine
 Dans un séjour où tour se rend ;
 Où nul cœur n'est indifférent ;
 Où l'on ne voit enfin que toi d'impitoyable ?

500

505

COLOMBINE *(à part)*

Ah ! Qu'Arlequin m'est redevable
 Et que n'est-il ici, Coquin, au lieu de toi !
 Quelle est la femme comme moi
 Assez maîtresse d'elle, assez fidèle et sage
 Pour résister, à ces hélas ?
 Et pour ne sacrifier pas
 Le plumet à la robe en ce sombre bocage ?
 Mais chut ! Quelqu'un vient en ce lieu,
 Et j'entends que l'on nous appelle ;
 Et c'est fort à propos. Adieu.

510

515

SCÈNE III

Calmar, Élise, Colombine, Mezzetin, Octave et Scaramouche en Garçons Cabaretiers.

CALMAR

C'est , Mademoiselle, une petite collation champêtre, comme vous voyez.

(Ici Octave et Scaramouche mettent le couvert à terre. On apporte plusieurs carreaux sur lesquels on s'assied, et lorsqu'on découvre les plats qu'un avait servis pour manger, on les trouve remplis d'instruments de musique tout différents , qu'Octave, Scaramouche, et les autres garçons cabaretiers prennent et dont ils jouent ; ce qui forme un concert fort agréable. Calmar et Élise dansent ; après quoi on fait tomber Calmar, et on l'emporte enveloppé dans la nappe ; ce qui finit le premier acte.)

ÉLISE

Monsieur Calmar ne fait rien que de magnifique, et à la campagne comme à la Ville tout est somptueux quand il s'en mêle.

520

ACTE II

SCÈNE I

Calmar en habit de Cavalier, Mezzetin.

(Le Théâtre représente les Tuileries.)

CALMAR

Si j'avais eu cette épée, l'on ne m'aurait pas insulté impunément au Bois de Boulogne. Holà Mezzetin, me voilà en état de plaire et de faire face aux Tuileries. Mais avant que d'aller plus loin, dis-moi ce que tu penses de mon habit. Trouves-tu qu'il pêche contre l'air guerrier ? Me trouves-tu encore quelque teinture de la robe, et me prendrais-tu de loin pour Monsieur Calmar ?

MEZZETIN

Oh, vous voilà, Monsieur, tout à fait bien décalmardé ; il vous reste seulement à prendre l'air et les manières assortissantes à votre habit. Là, mettez-moi ce chapeau sous le bras, par exemple. Le peigne à la main ? Barbouillez-vous le nez de tabac ; faites plisser votre justaucorps. L'estomac débraillé. Allons, l'air brusque, vif, et dissipé ? Bon ! Il ne vous manque plus qu'une moustache, un ton de fausset, et des créanciers à vos trousses, pour avoir toutes les parties d'un galant homme.

CALMAR

Ce changement d'air et d'habit, ce produira je crois dans le cour d'Élise. Cette métamorphose lui paraîtra peut-être extraordinaire : mais Jupiter lui-même s'est bien métamorphosé pour se rendre aimable.

MEZZETIN

J'ai oui dire en effet, que Jupiter s'était changé en pluie d'or, et une pareille métamorphose, Monsieur, vous siérait bien mieux que celle-là. Car enfin, que va-t-on dire devoir un vénérable Magistrat comme vous, venir donner le paroli à tous les petits-maîtres des Tuileries ?

CALMAR

Va va, je ne suis pas le seul de ma robe, qui au sortir du Palais, troque le rabat et le bonnet carré, contre l'épée et le plumet, pour se faire regarder de bon poil aux Tuileries. Que veux-tu ? Élise ne se rend point aux fleurettes, aux cadeaux, ni aux fêtes ; il faut l'attaquer par les yeux, et les hommes aujourd'hui ne font donner les femmes dans le panneau, qu'en leur donnant dans la vue.

525

MEZZETIN

D'accord. Je sais que l'amour tout nu n'est plus de ce siècle, et que les étoffes de la rue Saint-Denis font plus de conquêtes, que tout le mérite crotté de l'Académie Française. Mais ce n'est pas assez que l'attirail d'un guerrier ; il en faut les qualités, l'air, les manières, et ce je ne sais quoi enfin qui met tant de sympathie entre la coiffe et le plumet. En un mot, il faut être héros de mine et d'effet, Monsieur, pour vaincre votre héroïne.

CALMAR

Et bien, s'il ne fallait qu'aller à la guerre, je suis capable de tout pour plaire à Élise.

(Il rit.)

MEZZETIN

Vous allez à la guerre ? Ah, ah, ah !

CALMAR

Oui, moi, à la guerre. Pourquoi non ? Je veux du mal à mon père et à ma mère de m'avoir envoyé au Droit plutôt qu'aux Cadets.

MEZZETIN

Vous à la guerre ? Fi donc ! Vous voudriez troquer votre Cabinet contre une tente ? Votre carrosse contre un fourgon ? Et votre vie enfin douce et tranquille, contre les fatigues et les peines de nos Césars ?

530

CALMAR

Oui. J'affronterais les peines les plus rudes, pour engager Élise à soulager la mienne.

MEZZETIN

Chanson ! Quoi ? Vous qui ne pouvez braver le sommeil à l'Audience, vous iriez affronter l'insomnie continue de l'Armée ? Vous qui ne pouvez ouïr sans chagrin les sottises qui sortent de la bouche d'un Avocat, vous iriez vous exposer de gâté de cour à celle du canon ? Vous vous moquez, Monsieur, vous vous moquez.

CALMAR

Non, sérieusement, je voudrais qu'il ne tînt, pour plaire à Élise, qu'à troquer ma robe contre l'épée, et ma charge contre un régiment.

(Il rit.)

MEZZETIN

Monsieur Calmar à la tête d'un régiment ? Ah, ah !
Le beau spectacle !

535

CALMAR

Oui, moi, à la tête d'un régiment. Où est là le mot pour rire ?

MEZZETIN

Qu'il ferait beau voir la gravité d'un sénateur dans la tranchée ou sur la brèche !

CALMAR

Encore ? Ouais ! Ce Maraudeur-là se moque de moi. Finissons ces ris, je te prie. Changeons de discours, et va de ce pas avertir mes musiciens, et leur dis.

(Il s'en va en riant.)

MEZZETIN *(riant)*

Quel plaisir de voir Monsieur Calmar courir avec les gouttes sur les pas des Césars ! Ah, ah, ah, ah !

(Il court après.)

CALMAR

À la fin la patience m'échappe. Tu ris encore. Il faut que je rosse
ce coquin-là. Arrête, arrête, arrête. 540

SCÈNE II

Colombine. Arlequin en habit de soldat, ayant une épée, et les cheveux dans une bourse.

COLOMBINE

Quoi, c'est toi, mon cher Arlequin ?
Mais sans aller plus loin, apprends-moi, je te prie,
Depuis quand donc ici ?

(Il veut l'embrasser.)

ARLEQUIN

J'arrive en ce jardin,
Et ne puis t'exprimer l'envie 545
Que je sentais de te revoir.
Mais du moins, fais donc ton devoir,
Et permets qu'ici je t'embrasse ;
On ne refuse pas cette petite grâce.

COLOMBINE *(le repoussant)*

Fi donc, l'on nous regarde ; apaise tes transports. 550
Ta personne me semble encore bien vivante,
Pour venir d'un pays où l'on voit tant de morts.

ARLEQUIN

C'est que l'absence, ma Charmante,
A le don de rendre un amant
Une fois plus vif et plus tendre ;
Et surtout au retour de Flandre,
On se sent près de vous tout je ne sais comment.

555

COLOMBINE

Laissons cela, parlons de ton maître.

ARLEQUIN

Aujourd'hui
Ta maîtresse pourra s'expliquer avec lui.
Était-ce avec Calmar que dans la grande allée
Elle riait de si bon cour,
Lorsque je t'ai du doigt doucement appelée ?

560

COLOMBINE

Non, c'est un autre adorateur.
Mais qui t'a dit que ma maîtresse
Fut aussi celle de Calmar !

565

ARLEQUIN

Cela n'est que trop vrai, traîtresse,
Que sans avoir à la tendresse
Non plus qu'à la personne égard,
Tout à coup ta maîtresse Élise, l'infidèle
Quitte Léandre pour Calmar.
Je n'aurais jamais pu croire cette nouvelle.
Ah ! Malheureux Léandre !

570

COLOMBINE

Il est mal informé ;
Et quoi que de Calmar Élise soit aimée,
Ton maître en est-il moins aimé ?

575

ARLEQUIN

Et quoi, sans doute, puisqu'à l'armée
L'on nous a su mander son infidélité.
Mais ce bruit est-ce donc mensonge ou vérité ?

COLOMBINE

Comment ton maître a cru ce faux bruit véritable ?

580

ARLEQUIN

Oui, c'est sur les discours que l'on nous a tenu,
Que de Flandre à Paris en poste il est venu.

COLOMBINE

Oui, mais raisonne. Est-il croyable ?
Qu'un homme au cour tendre, aux yeux doux,
Se quitte pour un sot de fort mauvaise mine ?

585

ARLEQUIN

Tu dis encor vrai, Colombine.
Mais aujourd'hui les femmes, entre nous,
Aiment, et trouvent bons de si mauvais ragoûts,
Qu'en amour aussi bien qu'à table
On ne dispute point des goûts ;
Et dans ce siècle abominable,
Où pour ce métal seul tout cour est enflammé,

590

C'est peu pour être bien aimé,
Que d'être de figure aimable.
Ce n'était pas Calmar non plus que ses désirs
Qui nous donnaient martel en tête ;
Nous craignons que ton or en butte à vos désirs,
Ne lui donnât une conquête,
Que tout l'or du Pérou ne pourrait pas payer.

595

COLOMBINE

Allez, vous étiez fous de vous tant effrayer.
Le cour de ma maîtresse est de la vieille roche,
Un hameçon doré n'est pas ce qui l'accroche ;
Et si Calmar enfin est bien reçu chez nous,
C'est que de ma maîtresse il est l'homme d'affaire.
Il fait de son mieux pour lui plaire :
Mais ma foi, quoiqu'il puisse faire,
Il ne fera point de jaloux.
Quoi que de ces Calmars l'on souffre la présence,
Et les fêtes et la dépense,
On n'a pour eux d'autres douceurs
Que celles d'écouter les leurs.

600

605

610

ARLEQUIN

Oui mais, ces dragons noirs de la galanterie,
N'ont-ils point non plus, je te prie,
Dedragonné tant soit peu ta vertu ?

COLOMBINE

Comment donc ? Pour qui me prends-tu ?
Crois-tu que de tout bois Colombine fait flèche ?
Ah ! Fi de ces Calmars cela ne me sent rien.

615

ARLEQUIN

On dit pourtant qu'ils ont fait brèche
À de plus grands cours que le tien.
Et qu'en amour tous ces reptiles,
Assiégeaient en été les cours
Comme ordinairement nous assiégeons les villes.

620

COLOMBINE (*riant*)

Ah, ah ! Les illustres vainqueurs !
Ils ne les prenaient pas de même.

ARLEQUIN

Comment ? Employaient-ils quelqu'autre stratagème ?
Ils ne les prenaient pas de même ? Et pourquoi non ?

625

COLOMBINE

Hé, c'est qu'une ville mutine,
Ville à l'épreuve du canon,
Vous la prenez, vous autres par famine.
Au contraire, bien des Iris,
Tenant bon dans une ruelle
Aux soupirs de leurs favoris,
Capitulent souvent au Moulin de Javelle.

630

ARLEQUIN

Je t'entends. C'est à dire, en peu d'expressions,
Qu'en amour comme en guerre, avec une farouche,
Les meilleures munitions
Sont les munitions de bouche.
Les Calmars, à ce compte, opulents, généreux,

635

Et surtout beaucoup amoureux,
Doivent avancer leurs conquêtes.

640

COLOMBINE

Hé bien, le nôtre encore un coup,
N'avance que fort peu, quoi qu'il aime beaucoup,
Il nous donne souvent des cadeaux et des fêtes,
Et ce soir même il s'est offert
De nous donner aux Tuileries
Au clair de Lune un fort joli concert.

645

ARLEQUIN

Un Concert ?

COLOMBINE

Oui, voilà de ses galanteries.

ARLEQUIN

Mon maître viendra donc à temps pour y chanter.
Mais attends, il me vient certain dessein en tête,
Qui pourrait bien déconcerter
Le héros du concert, le maître de la fête.
Est-ce de voix ce concert ?

650

COLOMBINE

Oui.

ARLEQUIN

Fort bien.
Le valet de Calmar n'est pas incorruptible.

655

Avec un doigt de vin la chose est infaillible.
Je connais un musicien.
Pour rendre ta chose complète,
Il ne me manque plus rien
Qu'un faiseur de vers, un poète.

660

COLOMBINE

Quel est donc ton dessein ?

ARLEQUIN

Tantôt tu le sauras ;
De ce que le t'ai dit garde d'ouvrir la bouche.
Adieu, j'aperçois Scaramouche,
Qui peut être pourra me tirer d'embarras.
Va donc, cours vite à ta maîtresse
Et dis-lui que Léandre arrive sur mes pas.

665

COLOMBINE

Mais.

ARLEQUIN

Va, te dis-je.

670

COLOMBINE

Hé bien, à revoir ; je te laisse.

SCÈNE III

Arlequin. Scaramouche, gesticulant comme un Poète quifait des vers.

ARLEQUIN

Hé bien , mon cher ami Scaramouche ? Ouais ! Il me regarde, et ne me voit ni ne m'entend. Holà donc, réveille-toi, Scaramouche.

SCARAMOUCHE

Ah ! Serviteur à votre Seigneurie.

ARLEQUIN

Toi qui sais la carte du monde, enseigne-moi, je te prie, où je pourrais trouver un poète ?

SCARAMOUCHE

Un Poète ? Ah, c'est chose peu rare.

675

Des poètes aujourd'hui le Ciel n'est point avare

Et l'Hiver a moins de glaçons,

Le Printemps moins de violettes,

L'Été beaucoup moins de moissons,

L'Automne moins de fruits, que Paris de poètes.

680

ARLEQUIN

Oh oh ! Voici parler archipoétiquement.

Serais-tu devenu poète en un moment ?

SCARAMOUCHE

Non, ce n'est que d'aujourd'hui que je suis poète, mon cher, et il y a plus d'un an que j'ai quitté la livrée pour la poésie.

ARLEQUIN

Quitter la livrée pour la poésie, c'est être bien ennemi de sa fortune ! Et pauvre fou ! À quoi penses-tu ? Regarde au Cours la Fleur en carrosse à six chevaux ; jamais les Muses ont-elles fait un si beau quatrain que celui-là ?

SCARAMOUCHE

N'importe. J'aime mieux, te dis-je, monter sur Pégase qu'en carrosse, et il vaut mieux prendre le chemin de l'Hôpital que celui de la Grève. Venons à ton affaire. Quel poète veux-tu ? Est-ce un poète héroïque, lyrique, satyrique, tragique, ou comique ?

685

ARLEQUIN

Oh, oh ! En voilà encore du plus fin ! Non, c'est un poète de musique, d'opéra, de concert.

SCARAMOUCHE

Tu veux dire un chansonnier ?

ARLEQUIN

Oui, voilà en un mot ce que je cherche, un chansonnier.

SCARAMOUCHE

Et bien, je suis ton fait. Je suis le premier chansonnier du monde, et le premier de Paris pour les chansons.

ARLEQUIN

Fort bien. Fais m'en donc quelques-unes, je te les paierai sur le prix courant de l'Opéra.

690

SCARAMOUCHE

C'est à dire en monnaie de singe.

ARLEQUIN

Et oui, ce doit être là la monnaie de l'Opéra, puisqu'au lieu de poètes et de musiciens, il n'y a plus à l'Opéra que des singes. Mais revenons à mes chansons. Je voudrais...

SCARAMOUCHE

Et bien, parlez. De quel caractère les voulez-vous ces chansons ?

ARLEQUIN

Je les veux... Et mais, je les veux du caractère des chansons.

SCARAMOUCHE

C'est à dire de quel style les aimez-vous ? Par exemple, les chansons passionnées ?

695

ARLEQUIN

Passionnées ? Non.

SCARAMOUCHE

Amoureuses, tendres ?

ARLEQUIN

Oh non, non.

SCARAMOUCHE

Voudriez-vous quelque chanson bachique ?

ARLEQUIN

Point du tout.

700

SCARAMOUCHE

Chanson héroïque ?

ARLEQUIN

Encore moins.

SCARAMOUCHE

Chanson tragique, énergique, mélancolique, chromatique ?

ARLEQUIN

Et non, Cerveille lunatique, non ; je ne veux point de toutes ces chansons en ique ; il me faut, te dis- je...

(Il chante.)

SCARAMOUCHE

Chantez, chantez, petits Oiseaux.

705

Près de vous l'Opéra, l'Opéra doit se taire.

Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,

Et l'Opéra n'en saurait faire.

Paix, je vais vous montrer un échantillon de celles que vous voulez, et voici une de mes chansons favorites. Écoutez bien.

Hé bien, cela vous plaît-il ? Qu'en dites-vous ?

710

ARLEQUIN

Fort bien. Mais...

SCARAMOUCHE *(chantant)*

Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,
Et l'Opéra n'en saurait faire.

ARLEQUIN

Écoutez- moi donc. Il faudrait...

SCARAMOUCHE *(continuant de chanter)*

Chantez, chantez, petits Oiseaux...

715

ARLEQUIN

Encore ?

SCARAMOUCHE *(toujours chantant)*

Prés de vous l'Opéra, l'Opéra doit se taire.

*(Scaramouche interrompt toujours Arlequin , et le quitte en chantant sans lui
répondre. Arlequin s'en va.)*

ARLEQUIN

Et tais-toi donc aussi, maudit Poète ; et par grâce...

SCÈNE IV

Colombine, Élise, Calmar qui survient.

COLOMBINE

En vérité, Mademoiselle, il n'est pas permis à une beauté d'aussi bon acabit que vous, d'entendre si peu le manège de la promenade. Hé ! Vous vous promenez aussi nonchalamment aux Tuileries, qu'en pleine campagne.

ÉLISE

Mais comment donc faut-il se promener ici, Colombine ?

720

COLOMBINE

Comme tout votre sexe, Mademoiselle. Il faut comme toutes les belles, ne pas hasarder ici une démarche naturelle. Êtes-vous avec moi dans la grande Allée, par exemple, il faut me parler toujours sans rien dire, pour sembler spirituelle ; rire sans sujet, pour paraître enjouée ; se redresser à tout moment, pour étaler sa gorge ; ouvrir les yeux, pour les agrandir, se mordre les lèvres pour les rougir, parler de la tête à l'un, de l'éventail à l'autre, donner une louange à celle-ci, un lardon à celle-là. Enfin, radoucissez-vous, badeinez, gesticulez, minaudez, et soutenez tout cela d'un air penché ; vous voilà à peindre aux Tuileries. Entrez en lice.

ÉLISE

Fais ces leçons-là aux coquettes, Colombine ; je ne viens aux Tuileries que pour me promener, et je ne me promènerais pas avec tant d'artifice, quand bien j'y viendrais pour plaire. Mais ce n'est pas là mon dessein, et Léandre à grand tort de s'alarmer.

COLOMBINE

Cependant, Mademoiselle, à propos de Léandre, vous ne devez rien négliger pour le convaincre que Calmar qu'il croit son rival, n'est que votre dupe. Mais que vois-je ?

ÉLISE

Ah ! C'est Léandre, Colombine !

COLOMBINE

Point du tout, et c'est, je crois, Monsieur Calmar.

725

ÉLISE (à Calmar)

Quoi ? C'est vous, Monsieur Calmar ?

CALMAR

Oui, ma belle Demoiselle, c'est moi-même, et vous voyez ce que font pour vos beaux yeux ceux qui font de la juridiction, du ressort, et de la compétence de vos charmes. Vous voilà satisfaite, et vous ne me reprocherez plus que je sens le procès et la chicane.

COLOMBINE

En effet, Monsieur Calmar a l'air tout à fait galant, et la physionomie toute martiale. Ah ! De toutes les Métamorphoses, après la Pluie d'or, il n'y en a point qui touche plus les femmes que celle du plumet ; et Monsieur Calmar sent sort le Petit-maître à pleine gorge.

CALMAR (*se quarrant*)

Trouves-tu, Colombine ? Nous n'avons point si mauvaise mine, n'est-ce pas ? Et j'ose mettre en avant, sans ostentation, contestation, contravention intervention, discussion, et homologation.

ÉLISE

Ah, Colombine ! Bouchons nos oreilles.

730

COLOMBINE

Tout doux, Monsieur Calmar, nous ne sommes pas ici à l'Audience. Vous oubliez que vous êtes un Petit-maître, et vous déshonorez votre habit.

CALMAR

Que veux-tu, ma pauvre Colombine ? C'est l'amour qui me fait parler. Mais, au reste, Mademoiselle, je vous ai préparé un concert le plus agréable du monde.

ÉLISE

À propos. Et bien de quoi sera-t-il composé votre concert ? Y aura-t-il des voix et des instruments ?

CALMAR

Vous serez dans peu éclaircie là-dessus, et je veux vous donner de surcroît le plaisir de la surprise ?

COLOMBINE

La surprise en effet sera le meilleur de la fête. Mais voilà Jeanne-
ton la bouquetière des Tuileries. En attendant, arrêtons-nous à 735
elle.

(Elle chante.)

(crie)

JEANNETON *(crie)*

À moi, femmes et fillettes,
Prenez mes bouquets.
Ces fleurs cachent des fleurettes,
Et ces bouquets aux poulettes
Portent souvent des poulets. 740
Des fleurs, des bouquets, Mesdames.

COLOMBINE

Fort bien. Mais, Jeanneton, approche et montre-nous
Tous ces poulets, ces billets doux.
Emportes-tu beaucoup ? Montre donc, je te prie.

JEANNETON

Non, ce n'est plus comme autrefois. 745
Je gagnais hautement ma vie
À rendre des poulets jadis en tapinois.
Mais à présent c'est fait de la galanterie.
Les billets doux n'ont plus que de faibles attraits
La belle mode en est cause ; 750
Et les poulets en fricassée
En amour aujourd'hui font les meilleurs poulets.

ÉLISE

Que dis-tu des Tuileries, Jeanneton ; et comment les trouves-tu aujourd'hui ?

JEANNETON

Je les trouve comme à l'ordinaire, dans une furieuse disette de beau monde masculin ; et on peut dire qu'après les diamants et l'argent, ce qu'il y a de plus rare en été à Paris, ce sont les jolis hommes.

(Elle lui montre Calmar.)

ÉLISE

On y trouve cependant encore des plumets malgré la guerre,
comme tu vois.

755

JEANNETON *(éclatant de rire)*

Ah, ah, ah ! Que vois-je ? Est-ce Monsieur Calmar ? Ah, ah, ah !

COLOMBINE

Te tairas-tu ?

JEANNETON

Ah, ah, ah ! La plaisante métamorphose ! Et que Monsieur Calmar est drôle comme cela ! Ah, ah, ah !

CALMAR

Qu'est-ce donc, que signifie cela ? Jeanneton, de quoi ris-tu ?

JEANNETON

Ah, ah, ah!

760

CALMAR

Ouais ! Il semble que ce soit moi qui lui donne à rire !

COLOMBINE

Point du tout, Monsieur, c'est une fille qui rit ainsi de tout le monde. Donnez lui seulement la pièce pour l'engager à nous montrer les poulets, et l'empêcher de rire.

(Il tire sa bourse et donne un Louis à Jeanneton.)

CALMAR

Volontiers.

Tiens, Jeanneton, cesse de rire, et montre-nous quelques-uns de tes poulets tendres, de ces poulets que l'on confie à ta discrétion, et que tu rends ponctuellement à leur adresse.

(Elle fait voir plusieurs billets.)

JEANNETON *(prenant le Louis)*

Que pour te voir je me hasarde !

765

Mais je veux te persuader,

Mon cher, qu'une femme qu'on garde

En donne souvent à garder.

Avec deux commodes amies,

Pour tromper mon maudit époux,

770

Je viens descendre aux écuries :

Ce vieux penard, ce vieux jaloux,

Croit que pour tout le jour je suis aux Tuileries,
 Et pour mieux duper ce vrai sot,
 Je cours, je passe et je repasse 775
 Dedans la grande Allée, et dessus la terrasse,
 Pour aller tout droit à Chaillot.
 À mon bonheur aujourd'hui tout conspire,
 Pourvu que mon vieux sot ne sache point cela.
 Mais il n'est que son front qui pourrait l'en instruire. 780
 Et le front d'un cocu souffre tout sans rien dire.
 Un tel front jamais ne parla.
 Il faut que mon amour avorte.
 Cadédis ! Je suis mort, si jamais il en fut.
 Oui ; je suis mort, ma Reine, ou le Diable m'emporte ; 785
 Vos yeux ont frappé droit au but.
 Je ne suis point de ces gens d'écritoire,
 Qui traitent l'Amour en Roman.
 Songez à me guérir, et ce tout promptement.
 Car pour peu que ce Dieu me rende l'humeur noire, 790
 Oui, pour peu que l'Amour me cause de tourment,
 Aussitôt je le rend net comme un lavement.
 On ne saurait rien refuser à Monsieur Calmar. Mais, motus, sur-
 tout. Tenez voilà toute ma boutique.
 Il n'est point de poule qui couve tant de poulets, comme vous
 voyez. Oh ça, commençons donc par un bout, et finissons par
 l'autre. Qui est celui-ci ? Ah, je sais ! C'est un billet de la jeune
 Aminthe. Vous connaissez bien cette jeune enfant, ce tendron
 qui a épousé ce vieux penard qui serait bien le trisaïeul de sa
 femme. Voici ce qu'elle écrit à un jeune cadet.
 Voilà comme la jeune Aminthe traite son époux. En voici un
 d'un Gascon, qui fait sa déclaration d'amour à cette jeune Mar- 795
 chande du Palais qui a tant la vogue maintenant.

ÉLISE

Voilà bien le caractère Gascon !

JEANNETON

En voici un Suisse.

COLOMBINE

Comment ? Un Poulet suisse ? Et les Suisses se mêlent-ils aussi de Galanteries ?

JEANNETON

Les Suisses, à bien des Philis,
Semblent grossiers, ivrognes, impolis. 800
Mais combien de Français combien de nos Narcisses,
Sont encore pis que des Suisses ?
Où, les Suisses en France sont tout galants, et la Galanterie
Française sent aujourd'hui le Suisse à pleine gorge.
Écoutez donc ce jargon-ci. Il s'adresse à une femme de la
moyenne vertu. C'est à Bélise, là... Cet atelier public, cette maî-
tresse banale et universelle.

CALMAR

Ce sont là les preuves qu'il faut faire, pour posséder un coeur 805
quisse.

JEANNETON

Quand moi ne fou foir boint ici,
Bour moi l'être tout gros de chagrin, de souci.
Fou l'être mon cher coeur, ma chère âme, mon mie ;
Fou tout mon tibertissement ;

Fou mon cour, fou mon Tuileries,
 Et moi li devenir par mon foi votre amant,
 Et mandir par sti femme à betite pesogne,
 Si li foudrez pien fou, dans un petit moment,
 Mangir un matelote en ce Bois di Poulogne ?
 Écoutez :

810

815

ÉLISE

Rien n'est au monde plus divertissant

JEANNETON

Voici la réponse que la Dame a faite au dos du billet.

CALMAR

Répond-elle aussi en Suisse ?

(Jeanneton chante les paroles suivantes sur un air de Thésée qui commence.)

JEANNETON

Pour un Suisse, Monsieur, vous parlez bon François.
 Je vous entends, je vous conçois ;
 Mais changez, s'il vous plait, de note.
 Avec ton coeur offrir la matelote,
 C'est faire l'Amour en bourgeois,
 Le Proverbe est commun en amour comme en guerre.
 Avecque bourse vide on n'est jamais vainqueur ;
 Et courez par toute la terre,
 Je me donne pour rien, si vous trouvez un coeur
 Qui gratis aime et s'attendrisse.
 À présent sans le quart d'écu,
 Fut-on un Adonis on n'est qu'un malotru.

820

825

830

Ainsi donc le ciel vous bénisse.
Chez moi point d'argent, point de Suisse.
Les Tuileries,
Toutes fleuries,
N'auront jamais 835
Ma Belle, vos attraits.
Les fleurs nouvelles
Qu'on voit chez elles,
Près de vous, Philis,
Sont gratte-culs et pissenlits. 840
Les Tuileries
Ne font fleuries
Qu'en certain temps ;
Et vous, Princesse.
Objet de ma tendresse, 845
Et vous, Princesse,
Vous êtes fleurie en tout temps.
Heureux les Bourgeois de Paris,
Quand le plumet court à la gloire !
Ils font l'amour à juste prix. 850
Heureux les Bourgeois de Paris !
Du beau sexe ils font tous chéris ;
Sans combattre ils chantent victoire.
Heureux les Bourgeois de Paris,
Quand le plumet court à la gloire ! 855
Vous n' y songez pas, Monsieur Calmar ; il faudrait qu'elle fut du
pays de son amant, et elle est parisienne. Écoutez.
Voici une chanson, d'un Marquis d'Été... là, de ces héros qui pré-
fèrent les fleurs des Tuileries à tous les lauriers du Champ de
Mars. Ce fat du bel air l'envoie à Uranie, cette belle étrangère.
Que nos Prairies, etc.
Que dites-vous de cela Monsieur Calmar ? Tenez, tenez, à vous le
dé. Voici un couplet qu'un guerrier adresse à un de vos
confrères.

Hé bien, vous reconnaissez-vous là, Monsieur Calmar ?

860

CALMAR

Non, ceux à qui s'adresse cette chanson ne sont point mes confrères.

JEANNETON

Je vois bien que vous aimez mieux avoir un éventail pour confrère.

CALMAR

Un éventail pour confrère ? Te moques-tu ?

JEANNETON

Votre sort et le sien chez le sexe est le même.

Ce n'est que dans le chaud extrême

865

Que l'on vous voit tous deux

Des Belles éteindre les feux.

Non, ce n'est qu'en été que vous êtes d'usage ;

Et dès lors qu'à Paris l'on verra des glaçons,

L'éventail aussitôt vous tiendra ce langage.

870

Confrère Calmar décampons

Allons au Garde-meuble allons.

Je ne me moque point, vous allez voir si l'éventail n'est pas votre confrère dans toutes les règles.

*(Ils s'en vont, et Jeanneton en s'en allant reprend Les Tuileries, toutes fleuries,
etc.)*

COLOMBINE

Que tu es folle, Jeanneton ! Allons faire un tour, Monsieur Calmar, et en nous promenant, Jeanneton nous chantera le reste de ses chansons.

ACTE III

SCÈNE I

Arlequin, Pierrot.

ARLEQUIN *(seul)*

Hé non, Messieurs, non, encore un coup, je ne sais point de nouvelles. Au diantre soit des Nouvellistes ! Ces fous-là me prennent pour une Gazette. Mais songeons à notre affaire. Tout me favorise, tout me rit. La musique de Calmar est ivre, la mienne est prête, et il ne me manque plus que mon maître pour jouer notre Comédie. Il ne doit pas être loin. Faisons en l’attendant un tour dans ce Jardin, pour remarquer le terrain. Mais quel est ce Ridicule-ci ?

875

PIERROT *(en colère)*

Hé bien, qu’est-ce, Messieurs ? Suis-je tortu, ou bossu ? De quoi riez-vous ? Au diantre soient les rieurs, et la maudite engeance ! Se gausser ainsi de tout allant et venant ?

ARLEQUIN

En effet, quelle canaille est-ce là ! Voilà bien un homme pour donner a rire !

PIERROT

Voyez un peu ces badauds ! Je me baille au Diable, si je ne ferai
sentir ma main au premier gausseur que je verra y rire.

ARLEQUIN

Oh ! Vous donneriez trop d'ouvrage cette main ;
Vous auriez beau frapper ; et dans ce grand jardin 880
L'on ne se vient voir que pour lire.
Chacun, sous ce feuillage vert,
D'un oeil malin se regarde et se lorgne.
Un magot qui voit de travers,
Vous tourne en ridicule un borgne ; 885
Un âne rit d'un sot ; un cocu d'un bâtard
Chaque femme de sa compagne ;
Une laide pleine de fard,
Décrie à haute voix le rouge et blanc d'Espagne.
Enfin que dirai-je de plus ? 890
Chacun rit de celui du quel il fuit les traces.
Ah ! Qu'un Ancien dit fort bien là-dessus ?
Tout mortel porte deux besaces.
En celle qui pend devant lui sont étalés tous les défauts d'autrui :
Mais vous, enfants de la Satyre, 895
Quand ici devant vous vous voyez cent défauts,
Songez bien, avant que d'en rire,
Qu'autant vous en pend sur le dos.

PIERROT

Ils se gaussont, parce que je Quis encore tout neuf aux Tuileries.
Mais que de braveries ! Que de biautez ! Quelle foule !

ARLEQUIN

Hé bien que dites-vous de tout ce tripotage ? 900
Est-ce qu'on voit cela dedans votre Village ?
Chez vous par exemple, voit-on
Ces figures extravagantes ?
Et ces Gazettes ambulantes
Par escouade, par peloton, 905
Perdre ou gagner victoire en Flandre, en Allemagne ?
Faire des châteaux en Espagne,
Et battre l'ennemi seulement en discours ?
Ces fols criants comme des sourds,
Par leurs dits et leurs rêveries, 910
Leur hurlements, et leurs sottises raisons,
Ne vous feraient-ils pas prendre les Tuileries
Pour les Petites-Maisons ?

PIERROT

En effet, des fous à ces Nouvellistes il n'y a que la main. Mais tenez, tenez, su'est-ce que c'est que ces petits court vêtus ?

ARLEQUIN

Ils viennent tous en fard, en mouches, en dentelles, 915
En Narcisses en Adonis
Voltiger de Belles en Belles,
Jeter un oeilade à Philis,
Dire une sottise à Lisette,
En tout lieu semer la fleurette, 920
Et faire flèche de tout bois ;
Aimer les femmes par douzaine,
Se vanter que pour eux il n'est point d'inhumaine,
Et faire ici tout à la fois
Le Marquis, le Tartuffe, enfin tout personnage, 925

Hors le leur, et celui de sage.

Qui ? Cette seconde espèce de femme, et qui font si bien les Damoiseaux ?

PIERROT

Oh, chez nous les petits-collets

Ne sont ma foi pas si coquets.

Mais, à ce que je vois, on est libre à Paris.

930

Toutes ces femmes-là, malgré leurs biaux habits,

Ne repoussons point les hommes,

Comme celles de mon pays.

ARLEQUIN

Bien au contraire, ces Iris

Nous courent tous tant que nous sommes.

935

La coiffe ici vole au chapeau.

Et tiens, remarques-tu le burlesque écriteau

Qu'on voit affiché devant elle ?

Vois-tu ces mots écrits sur bien plus d'une Belle :

Coeur à louer pour le Robin,

940

CoEur à louer pour la Finance,

Place de peu de résistance,

Coeur à terme à la Saint-Martin.

Et bien, Manant, voit-on cela dans ton village ?

PIERROT

Non, il n'est point chez nous de femmes de louage.

945

ARLEQUIN

Et vos amantes, vos bergères,

Qui ne vous perdent jamais,

N'ont point besoin de locataires :
Mais pour les nôtres, en amour
Elles font tout l'été de fort longues diètes,
Et toute Promenade est une basse-cour
Où l'on ne voit qu'un coq pour cinquante poulettes.
C'est que dans ton village il n'est point de plumets ;

950

PIERROT

Ma foi, je plains toutes ces biautez-là.
Mais expliquez-moi, je vous prie,
Toutes ces autres que voilà.
Qu'est-ce que cela signifie ?
Comment s'appelle ce château,
Ces terrasses et ces jets d'eau ?
Ces allées surtout ? Qu'est-ce que ces allées ?

955

960

ARLEQUIN

Voici comme vulgairement
La chose eu appelée.
Tiens, devant nous premièrement
Voilà la grande allée.

PIERROT

La grande allée ?

965

ARLEQUIN

C'est la carrière du beau monde.
C'est là qu'avec grand appareil,
Au petit couché du Soleil,
Viennent se mettre en montre et la brune et blonde.
C'est là qu'on met à l'étalage dentelle ; étoffes, et rubans ;

970

C'est-là que tous les ambulants
Viennent mettre à l'encan leur taille et leur visage.
C'est là que l'on se donne un public rendez-vous ;
Que tous les beaux objets se trouvent,
Et que tous ils se désapprouvent,
Parce qu'ils se ressemblent tous.
Voilà en peu de mots ce que c'est que la grande allée. Pour ces
petites d'à côté, l'une est l'allée de la fronde ou du contrôle.

975

PIERROT

Ces allées où font ces bancs ?

ARLEQUIN

Oui, c'est là qu'on s'assit pour médire à son aise,
Que l'on parle du beau, du mauvais, et du bon ;
Enfin c'est là que tout se pèse,
Et qu'à chaque passant on taille le lardon.

980

PIERROT

Et cette allée-ci si sombre et si touffue ?

ARLEQUIN

Ce qu'on dit, ce qu'on fait en semblable retraite,
Se devine assez entre nous
Mais cette allée est fort discrète ;
Et dont bien en prend aux jaloux.
C'est l'allée des rendez-vous.

985

PIERROT

Et cette autre allée où l'on ne se promène que seul à seul ?

ARLEQUIN

C'est le séjour de la misanthropie, 990
C'est là qu'un noir chagrin, que la mélancolie,
Se promènent matin et soir ;
Et là bien des humains se plaisant seuls, font voir
Qu'on peut se plaire, quoi qu'on die,
En fort mauvaise compagnie. 995

PIERROT

Mais qu'est-ce que je vois là-bas ? Tatidié ! Quel bagage ! Qu'est-ce
donc que cette allée-là ?

ARLEQUIN

Où donc ?

PIERROT

Hé, là où se promènent tous ces chevaux et ces carrosses.

MEZZETIN

Hé, c'est le Cours.

PIERROT

Allons, faisons une descente dans ce Cours. Je n'ai jamais vu 1000
tant de biau monde. Allons donc.

ARLEQUIN

Tout doux ; fantassin ni piéton
Ne vont jamais en ce canton.
L'on n'étale aux Tuileries

Qu'habits, rubans, modes, et broderies ;
Ici pour briller, tout mortel 1005
Prend un mérite personnel :
Mais au cours près duquel nous sommes,
Là ce font les chevaux qui font valoir les hommes ;
Et parmi ces humains, et parmi ces chevaux,
Qui vont de mon côté, qui reviennent du vôtre, 1010
On pourrait prendre l'un pour l'autre,
Sans faire de grands quiproquos.
Ces ballots par exemple et ces larges visages
Qui remplirent eux seuls de si grands équipages,
Ces gens, d'esprit comme de corps épais. 1015
De leurs coureurs sont-ils pas les images ?
Mais, Cours, à tant de sots favorable carrière,
Parmi tous ces beaux chars, tous ces beaux étalons,
Que penses-tu de voir en carrosse à deux fonds,
Ceux que jadis tu vis derrière ? 1020
C'est ici qu'un vrai spectre, un remède d'amour,
Est un Soleil en Carrosse à trois glaces ;
Six Chevaux bien croupés au Cours,
Entraînent après eux les cours, les ris, les grâces.
Un mérite roulant est une flèche, un dard, 1025
Auquel il n'est point de rempart,
Et l'on ne trouve point de belle,
À qui les roues d'un beau Char,
Ne fassent tourner la cervelle.
Mais arrête, vois-tu ce petit animal, 1030
Ce jeune Phaéton, qui pour frapper la vue,
Par une route trop battue,
Court en carrosse à l'Hôpital ?
D'autres ambitieux, qui pour fuir cet outrage,
Aux dépens de leur ventre étalent un beau train ? 1035
Vous autres bourgeois de Village,
De cette ville aimeriez-vous l'usage,

Et vous réduiriez-vous à n'avoir pas du pain,
Pour avoir un bel équipage ?
Des chevaux bien nourris courent sous ce feuillage, 1040
Dont les maîtres meurent de faim ;
Et ces chevaux de bonne mine,
Qui font si bien aller un carrosse en ces lieux,
Font bien mal aller la cuisine.
Enfin dans ce grand Cours chacun à qui mieux-mieux 1045
Vient jeter de la poudre aux yeux.
Mais voici l'heure de mon concert, la nuit approche ; serviteur,
Monsieur le Manant. À nous revoir ici ce soir, au clair de Lune.

PIERROT

Comment ? Est-ce qu'on vient ici la nuit ?

(Arlequin chante :)

ARLEQUIN

Ce beau jardin que l'on admire
Est ordinairement, le jour, 1050
Le théâtre de la Satyre,
Et la nuit celui de l'amour.
Dans le jour, la blonde et la brune
Y font étaler leurs attraits ;
Mais au demi clair de la Lune, 1055
On y voit leurs charmes secrets.
Sans doute ; et minuit c'est la plus belle heure des Tuileries.

(Pierrot s'en va.)

PIERROT

Ah ! Je souhaite donc que la nuit vienne au grand galop. Voilà qui est admirable, qu'on voie de si belles choses aux Tuileries quand on n'y voit goutte !

SCÈNE II

Mezzetin, Arlequin.

MEZZETIN (*arrêtant Arlequin, qui s'en allait*)

Que vois-je ? Est-ce Arlequin ?

ARLEQUIN

Hé, c'est toi, mon cher Mezzetin ! Ah ! L'heureuse rencontre, et que j'ai de joie de te revoir !

1060

MEZZETIN

Comment donc ? Tu as quitté l'Armée pour venir aux Tuileries ?

ARLEQUIN

Oui. Faut-il que cela t'étonne ?

Hé, combien d'enfants de Bellone

À Paris, comme moi, cet été font venus

Demander becquée à Vénus ?

1065

Ah ! Que depuis mes adieux pour l'Armée,

J'ai bien mangé, mon cher, de la vache enragée,

Et bien encouru des malheurs !

Tu me regardes bien ? J'ai perdu mes couleurs,

Comme tu vois, je suis plus noir qu'à l'ordinaire.

1070

Ce sont fruits de l'Art militaire.

Si tu me vois le teint de la poudre à canon,
Cela vient de la liaison
Qu'elle et moi tout l'été nous avons eue ensemble.
Sens aussi cet habit, sens. Et bien, que t'en semble ?

1075

MEZZETIN APRÈS AVOIR FLEURÉ L'HABIT D'ARLEQUIN

Je ne sens rien.

ARLEQUIN

Comment ? Ce juste-au-corps
Ne sent pas le carnage et la mort ? Sens encor.

MEZZETIN (*portant sa main au nez*)

Va, tes senteurs sont ridicules.

ARLEQUIN

Tu n'as donc point de sentiments.
Cet habit est par tout lardé de corpuscules
Anglais, Espagnols, et Flamands.
Ah ! Que dans cette boucherie,
Quoi que je fisse l'esprit fort,
Il me fallut trinquer bien des coups d'eau de vie,
Pour donner celui de la mort.
Je suis un homme franc, s'il en est sur la terre ;
Tu ne vois point de ces hâbleurs
Qui disent tous les maux qu'ils ont eus à la guerre,
Sans mettre du nombre leurs peurs.
Pour moi, je l'avouerai sans feinte,
Je n'eus de passion en Flandre que la crainte.
Ceux qui font tant sonner leur bravoure, leur nom ;
Crois-moi, les gens de cette sorte,

1080

1085

1090

Ont comme moi la gueule morte,
 En voyant celle du canon.
 Témoin ces braves capitaines,
 Qui quand la charge sonne ont recours aux neuvaines.

1095

MEZZETIN

C'est à dire qu'il est des Guerriers en bravoure
 Aussi fanfarons qu'en amour.
 Mais la guerre, Arlequin, fait donc bien de la peine ?

1100

ARLEQUIN

Mon éloquence serait vaine
 À te le vouloir exprimer.
 Oui, l'on souffre tant à l'Armée,
 Que bien des braves gens que je n'ose nommer,
 Souhaitaient cet été, malgré leur renommée,
 Devenir Bourgeois de Paris ;
 Et de tous ces bourgeois en été si chéris
 Nos guerriers convoitant la vie et les pistoles
 Maint d'entre eux disait ces paroles,
 Petits-Collets, robins, et douaniers,
 Que votre sort est doux, qu'il est digne d'envie !
 Il ne vous coûte au plus que soupirs monnayés
 Pour gagner Cloris ou Sylvie ;
 Mais chez nous, pour gagner ou victoire ou lauriers,
 Il faut qu'il en coûte la vie.
 Petits Blondins, robins, et douaniers,
 Vous êtes plus heureux cent fois que nos Guerriers.
 L'été n'a pour vous que des charmes,
 Quand il nous faut suer sous le poids de nos armes,
 Chez vous et glaces et liqueurs,
 Du chaud adoucissent les peines ;
 Chez nous il n'est que les frayeurs

1105

1110

1115

1120

Qui glacent le sang dans les veines.
 Vous répandez vin d’Espagne et du Rhin, 1125
 Quand nous versons le sang en abondance.
 Vous avez plus d’une catin,
 Quand nous n’en avons pas pour notre subsistance.
 Vous dormez et soirs et matins,
 Quand nous sommes tous des lutins, 1130
 Nous ne voyons qu’épée, ou baïonnette nue.
 Ah ! Quelle affreuse nudité,
 Auprès de celles qui l’été
 Aux bains s’offrent à votre vue !
 Buveurs, quand vous cassez les verres et les pots, 1135
 On casse bras et jambe à nos braves héros ;
 Et vous riez sur l’herbe, et vous faites ripaille,
 Quand nous jurons sur ce champ de bataille.
 Enfin chacun de vous content de son destin,
 Avecque la brune et la blonde 1140
 Ne cherche qu’à peupler le monde,
 Quand nous ne voulons que sa fin.
 Qu’en dis-tu, Mezzetin ? Ce sont là nos alarmes,
 En raccourci voilà nos maux.
 Les plus grands pour moi sont que nous autres Héros, 1145
 Tandis que devant nous chacun met bas les armes,
 Des Bourgeois qui sont nos rivaux,
 Nous font porter celles des sots.
 Mais à propos, parlons de toi. Comment gouvernes-tu nos
 veuves ? De la mine dont tu es, et de l’inconstance dont elles
 sont, pendant que nous sommes au Champ de Mars, tu dois cet
 été faucher copieusement dans le champ des Amours.

MEZZETIN

Et, j'ai aussi un régiment de maîtresses que je ne voudrais pas troquer contre celui de ton maître ; et entre autres une certaine Colombine... 1150

ARLEQUIN

Co...

MEZZETIN

Colombine.

(Haut.)

ARLEQUIN *(à part)*

Colombine ? Ah, la traîtresse !

Et il ne faut pas demander si vous êtes bien aimé de cette Colombine ?

MEZZETIN

Ma foi, sans trop s'en faire accroire, quand on est tourné comme je le suis, on est toujours assez sûr de son fait auprès des femmes. 1155

ARLEQUIN

Mais sans trop d'indiscrétion, ne pourrait-on pas savoir à quoi vous en êtes avec elle ?

(Il s'en va.)

MEZZETIN

Sans un maudit fiacre qui est venu ce matin nous interrompre pendant que nous étions tête à tête dans le Bois de Boulogne, j'aurais poussé les affaires bien loin. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Serviteur.

ARLEQUIN *(seul)*

Bon voyage. Après cela fiez-vous à ces carognes de femmes ! Mais voici justement mon maître.

SCÈNE III

Léandre, Arlequin.

LÉANDRE

D'où sors-tu donc, Arlequin ? Il y a une heure que je te cherche.

ARLEQUIN

Je me promenais en vous attendant, Monsieur, ici près , dans l'allée des soupirs, où je faisais réflexion sur l'instabilité des choses humaines par rapport aux femmes. 1160

LÉANDRE

Ah Ciel ! Est-ce d'Élise que tu veux parler ? L'as-tu vue ? Et bien, que t'a-t-elle dit ? Qu'as-tu appris ? Réponds vite.

ARLEQUIN

Non, Monsieur, Élise n'est point la matière de mes réflexions ; c'est la moins femme de toutes les femmes en inconstance. Mais sa suivante, mais Colombine...

LÉANDRE

Hé faquin, qu'ai-je à faire de Colombine ? Parle-moi d'Élise.

ARLEQUIN

Et bien, je vous dis, Monsieur, qu'Élise est malgré l'absence, rage, aimable, fidèle. Mais Colombine...

LÉANDRE

Hé laissons-là Colombine, encore un coup ; parle de ce qui me touche. Quoi donc ? Élise n'aime ni n'épouse Calmar !

1165

ARLEQUIN

Non, Monsieur, Élise ne sera point Calmardée. Mais Colombine entêtée de Mezzetin, est à la veille...

LÉANDRE

Encore ? Hé traître, qu'est-il question ici de Mezzetin et de Colombine ? Ne me parle que d'Élise. Rends-moi compte de sa conduite, et de celle de Calmar.

ARLEQUIN

Et bien, je vous dis, Monsieur, que Calmar a fait de son mieux pour nous supplanter. Il a donné fête, bal, spectacle, et aujourd'hui même dans le Bois de Boulogne, Élise.

LÉANDRE

Et bien, achève, qu'a fait Élise dans le Bois de Boulogne ?

ARLEQUIN

Elle a fait ripaille avec Calmar, et n'est sortie de table que pour venir aux Tuileries entendre un concert qu'il lui donne. Mais Colombine, tête à tête avec Mezzetin. 1170

LÉANDRE

Tu ne finiras donc jamais, bourreau ? Veux-tu donc oublier Colombine et me tirer d'inquiétude ? Élise, dis-tu, n'est sortie de table que pour aller au concert ? Qu'est-ce que c'est donc que ce concert ?

ARLEQUIN

Oh, puisqu'il n'y a pas moyen de vous parler de Colombine, venons donc au fait. Je vous dirai que le concert que veut donner Calmar, m'en a fait inventer un, où nous déconcerterons un peu ce rival. Venez apprendre votre rôle. Mais voici Octave et Scaramouche.

OCTAVE (*embrassant Léandre*)

Que vois-je ? Quoi, c'est vous mon cher Léandre ?

LÉANDRE

Oui, vous voyez, mon cher Octave, un homme encore tout poudreux, et hâlé du soleil de Flandre !

ARLEQUIN

Quoi ? Te voilà donc dépoétisé, Scaramouche ? 1175

SCARAMOUCHE

Oui, j'ai suivi tes conseils, je me suis rapatrié avec la fortune; j'ai repris la livrée.

OCTAVE

Quel sujet donc vous fait venir en poste de Flandre à Paris, et qui vous fait quitter le Champ de Mars pour les Tuileries ?

LÉANDRE

Un Dieu qui fait quitter les armes pour la quenouille, le Ciel pour la Terre ; l'amour, en un mot, cher Octave, l'amour.

SCARAMOUCHE

Es tu amoureux aussi toi, Arlequin ?

ARLEQUIN

Si je suis amoureux ? Belle demande ! Et ne sais-tu pas, animal, 1180
que l'amour est le faible de tous les grands hommes ?

OCTAVE (à Léandre)

Peut-on savoir quelle est la belle qui vous met ici au rang des plumets d'été, Léandre ?

SCARAMOUCHE (à Arlequin)

Et pourrait-on vous demander quelle est la soubrette qui vous met au rang des des grands hommes, Arlequin ?

LÉANDRE

Ah ! Je vais en un seul mot vous peindre la plus aimable de toutes les femmes, Octave ; c'est Élise, Élise qui est seule capable d'enlever mon coeur à la gloire.

ARLEQUIN

Scaramouche, c'est Colombine, qui seule peut enlever mon coeur à la cuisine.

OCTAVE

Élise votre maîtresse, Léandre ?

1185

SCARAMOUCHE

Colombine ta maîtresse, Arlequin ?

LÉANDRE

OuI, Élise ma maîtresse ; et c'est sur ce que l'on m'a mandé qu'elle était celle d'un nommé Calmar, que je suis venu savoir de ses nouvelles. Mais grâce au Ciel, c'est une fausse alarme, et Élise n'est point infidèle.

ARLEQUIN

Queusi queumi, Scaramouche.

OCTAVE

Mais avez-vous des preuves de la confiance et de l'amour d'Élise, Léandre ?

SCARAMOUCHE

Et toi, es-tu bien sûr des bonnes grâces de Colombine, Arlequin ?

1190

(Il lui montre le portrait d'Élise qu'il a au bras.)

LÉANDRE

Les rigueurs dont Élise paie les douceurs de Calmar, me font des preuves de sa constance, et je veux, comme ami, vous en montrer de son amour. Tenez, Octave, reconnaissez-vous là Élise ?

(Il ôte son justaucorps, et fait voir à Scaramouche le portrait de Colombine qu'il a sur son dos.)

ARLEQUIN

Attends, Scaramouche, tiens, reconnais tu là Colombine ?

(Il s'en va.)

OCTAVE

Oh, Ciel ! C'en est trop, je suis le misérable. Serviteur, Léandre.

(Il s'en va.)

SCARAMOUCHE

Ah, Ciel ! Je fuis le malheureux. Serviteur, Arlequin.

(Il le suit.)

LÉANDRE

Comment donc ? Qu'est-ce que cela signifie ? Arrête, Octave.
Un mot ? Octave ? Découvrons d'où vient un adieu si brusque.

1195

(Ils sortent.)

ARLEQUIN

Courons après, Monsieur. Holà hé, Scaramouche, Scaramouche ? Il
y a ici quelque anguille sous roche. Scaramouche ?

SCÈNE IV

Colombine, Élise, Calmar qui survient.

COLOMBINE

Oui, Mademoiselle, vous avez aujourd'hui deux hommes à désabuser ; l'un de l'opinion où il est que vous pouvez l'aimer, et de celle où est l'autre que vous ne l'aimez plus.

ÉLISE

Pour Léandre, mon coeur se justifiera assez par la joie dont il sera saisi à sa vue. Mais la pièce que l'on veut jouer à Calmar me fait de la peine. Je voudrais le congédier de meilleure grâce, et il faut l'épargner, ne fut-ce que pour l'amour de sa robe.

COLOMBINE

Et ne songeons qu'à l'épée, Mademoiselle. Il ne faut rien épargner pour tirer Léandre d'erreur, et vous ne pouvez le désabuser que par un prompt et bon mariage. Qu'attendez-vous ? Ne laissez pas re-

tourner votre amant à l'Armée, sans l'attacher avant des liens du contrat. Et prenez ce guerrier enfin pendant qu'il est encore tout entier. Mais chut, voici Monsieur Calmar.

CALMAR *(arrive)*

Hé bien, ma belle Demoiselle, à présent que la nuit approche à vos beaux yeux ne peuvent plus s'occuper aux Tuileries, il est temps de divertir vos oreilles. Allons, il faut commencer notre concert.

1200

COLOMBINE

L'heure et le lieu sont tout à fait favorables à la Musique.

CALMAR

Ah ! Qu'il serait heureux, ma pauvre Colombine, s'ils l'étaient aussi un peu à mon amour. Mais, holà, Musiciens, commencez.

SCÈNE DERNIÈRE

(Plusieurs musiciens s'avancent, et jouent une ouverture ; après quoi Mezzetin en Bacchus, chante.)

(Les Danseurs finissent la Comédie.)

(Il boit.)

(La suite de Bacchus danse.)

MEZZETIN

Je viens d'une saison brûlante
Dissiper les vives chaleurs,

Et par de Bachiques liqueurs, 1205
 Enivrer s'il se peut Élise et sa suivante,
 C'est ainsi qu'on touche les coeurs.
 Le beau sexe en vaincu par sa propre mâchoire,
 Quand l'Amour court à jeun, et seul, à la victoire,
 Il est bien facile à dompter. 1210
 Une belle aisément tient bon contre nos charmes,
 Mais si jadis Tarquin eut emprunté ces armes,
 Lucrèce n'eut fait que chanter.

(Léandre et Arlequin entrent.)

CALMAR

Où font donc mes autres Musiciens ? Holà, Messieurs les Musiciens, qu'on vienne donc achever cette scène de l'Opéra.

(On entend ensuite un bruit de guerre et de trompettes.)

LÉANDRE *(chante ces paroles suivantes)*

Ô vous, qui jouissez de la saison nouvelle, 1215
 Amoureux Rossignol, plaintive Tourterelle,
 Chantez, petits oiseaux, vantez-vous, vantez-vous
 D'être plus heureux que nous.
 Vos femelles
 Sont fidèles ; 1220
 Et pour voler au Combat
 Vous ne laissez point vos belles
 À des gens de Rabat.

(Le bruit de guerre recommence et Léandre chante ensuite.)

ARLEQUIN (*chante sur l'air: j'entends déjà le bruit des armes*)

Ce bruit, ces tambours, ces trompettes,
De Mars annoncent le retour.
Prenez congé de nos coquettes,
Bourgeois, rengainez votre amour
La coiffe est sourde à vos fleurettes
Sitôt qu'elle entend le tambour.

1225

LÉANDRE

Au retour du Printemps,
La robe préside aux ruelles :
Mais au retour des combattants
Tous les Amours s'en vont chantant ;
Adieu, Robins, quittez nos belles,
Adieu, vous reviendrez avec les hirondelles,
Au retour du Printemps.

1230

1235

CALMAR

Ouais ! Est-ce que l'on me joue ici ? Comment l'entendez-vous
donc, Mademoiselle ?

COLOMBINE (*chantant au nez de Calmar*)

Dansons, chantons avec gaîté
Bourgeois, à d'autre, à d'autres
Ce n'est qu'au coeur de l'été,
Qu'on peut recevoir le vôtre.

1240

*(Il se forme un cercle, au milieu duquel se trouve Calmar, et la danse finie, il
s'en va tout en colère.)*

LE CHOEUR

Dansons, chantons avec gaîté
Bourgeois, à d'autre, à d'autres
Ce n'est qu'au coeur de l'été,
Qu'on peut recevoir le vôtre.

1245

ARLEQUIN

Allons au mariage, allons.
Pour vous, Messieurs les violons,
Dites à Calmar qu'il vous paye.
En violons, partout on nous défraie ;
Et surtout ces gens de procès,
Ces Messieurs à langue dorée.
À nos dépens ils parlent au Palais,
Mais en revanche aussi c'est toujours à leur frais,
Que nous dansons nous autres gens d'épée.

1250